

LE DEVOIR

ACTUALITÉS

FAVORITISME «Rien n'a changé»

SUITE DE LA PAGE 1

Le ministre Claude Ryan a dit qu'il n'est pas question que Québec négocie avec ses policiers hors du cadre de la loi 102.

Cette loi gèle les salaires des employés de l'État et des municipalités pour deux ans. Elle permet également à Québec - et aux municipalités qui s'y soumettent - de récupérer 1% de leurs masses salariales.

«Rien n'a changé», a dit Daniel Johnson, le président du Conseil du Trésor.

Jeudi, l'Association des policiers provinciaux du Québec, qui représente les 4532 policiers de la SQ, annonçait que Québec a accepté de «retourner à la table des négociations sans accepter, ni d'une part ni d'une autre, l'idée d'un gel consenti ou celle d'un retrait imposé». En échange d'une trêve pour au moins la durée des vacances de la construction, le président de l'APPQ, Jocelyn Turcotte, a dit souhaiter une reprise d'un dialogue constructif avec Québec.

Le président de la CSN Gérard Larose voit là une concession majeure. «Québec a accepté de négocier sans conditions préalables. Les policiers ont réussi à ramener le gouvernement dans le cadre normal des négociations de contrat de travail», a dit M. Larose.

Le président de la CSN accuse Québec de mentir lorsqu'il dit que rien n'a changé et exige qu'il consente à tous les employés de l'État ce qu'il a consenti aux policiers de la SQ. Sinon? «On devra conclure qu'il est plus important de porter un pistolet à la hanche que de prendre soin des malades

et d'enseigner aux enfants», a-t-il dit.

Le président du Conseil du Trésor a conspué le leader syndical. «M. Larose est mal informé. Comme d'habitude, il réagit de façon excessive», a dit M. Johnson.

Le président du Conseil du Trésor a précisé que la loi 102 ouvre la porte à des ententes qui permettraient à Québec d'atteindre des objectifs comparables à ceux qui sont visés, soit un gel des salaires et une récupération de 1% de la masse salariale.

A ses policiers, Québec a promis d'entamer des rencontres exploratoires, a expliqué le ministre Ryan. Et ces «échanges exploratoires permettront de vérifier s'il y a matière à des négociations susceptibles de produire une solution juste et équitable», a-t-il précisé. «Je suis prêt à écouter le point de vue des policiers», a-t-il dit. Lors de ces rencontres, les discussions devront respecter le cadre de la loi 102.

La Fédération des affaires sociales, affiliée à la CSN, ne voit rien de neuf dans les négociations entre Québec et ses policiers. «Ce ne seront pas les premiers qui vont tenter de négocier. On l'a fait. Ça n'a pas encore marché. On va surveiller ces négociations de très près», a dit Cécile Côté, secrétaire général de la FAS.

Selon la FTQ, Québec ne propose rien d'autre à ses policiers que ce qu'il a déjà proposé aux autres employés de l'État. «Ce n'est pas une position très neuve. Depuis le début des négociations, Québec dit la même chose. Il n'y a rien de nouveau», a affirmé Alain Foisy, le coordonnateur des négociations du secteur public à la FTQ.

Le Front commun intersyndical, qui comprend

la CEQ, la FTQ, le Syndicat des fonctionnaires provinciaux, le Syndicat des professionnels du gouvernement et quatre instances de la CSN, n'aurait donc rien à entendre des négociations entre Québec et ses policiers, dit-il.

La FAS ne fait pas partie du front commun intersyndical.

Officiellement, les syndicats qui composent le Front commun ont décidé de se retirer des négociations avec le gouvernement jusqu'à la mi-août.

La loi 102 va être promulguée le 15 septembre. Si Québec ne s'est pas entendu avec les syndicats de ses employés, la loi 102 sera appliquée.

En ce moment, les fonctionnaires du Conseil du Trésor sont en négociations périodiques avec les représentants des syndicats des différents secteurs de la fonction publique. «Tout le monde va à la pêche. C'est la saison», a dit le président du Conseil du Trésor.

Le ministre de la Sécurité publique Claude Ryan a salué le sens civique des policiers de la SQ qui, à la veille du congé de la construction, ont renoncé à leurs moyens de pression pour surveiller les routes du Québec. «Heureusement, il existe toujours des personnes de bonne foi dans cette société», a-t-il dit.

Depuis le 11 juin, les policiers de la SQ avaient cessé d'émettre des contraventions aux automobilistes pris en défaut sur les routes du Québec. En tout, Québec aurait perdu quelque cinq millions\$. Le ministre Ryan a refusé de dire hier si les policiers devraient payer les pots cassés. «Le gouvernement prendra les décisions à ce sujet en temps appropriés», a-t-il dit.

DUMONT Mais l'argent...

SUITE DE LA PAGE 1

Montréal mardi et sur la Rive-Sud jeudi.

«Actuellement, il y a un engouement alors que nous ne faisons aucun effort, constate Mario Dumont. Si cette demande est encore là à l'autome, il est possible qu'on devance notre deuxième congrès, qu'on avait d'abord prévu pour le printemps prochain.»

Les gens s'intéressent au Forum par curiosité, d'autres parce qu'ils sont heureux qu'enfin les jeunes bougent au Québec, d'autres encore parce qu'ils ont des préoccupations précises en tête, dit M. Dumont.

«C'est très disparate quant aux

provenances géographiques ou sociales. Mais ils se rejoignent tous sur le fait que notre société est bloquée, que les jeunes sont absents des débats publics, qu'une génération a paralysé l'ensemble du système, que le gouvernement doit laisser tomber les lignes de parti pour faire un vrai ménage et nous sortir de l'endettement.»

Au DEVOIR même, comme dans d'autres médias, il ne se passe pas une journée depuis un mois sans recevoir deux ou trois appels de jeunes qui veulent rejoindre Mario Dumont.

Hier après-midi, c'était au tour d'une jeune femme de 23 ans, étudiante très articulée et militante du Parti Rhinocéros, d'être en quête de Mario Dumont.

Des Rhinos à Mario, le lien ne semblait pas évident. Pas pour elle, ni pour bien des jeunes, expliquait-elle. Elle ne savait pas encore si elle se joindrait au Forum Option Jeunes, mais sa curiosité était piquée.

«Mario Dumont répond à un besoin, un momentum, disait Audrey. Les jeunes veulent revoir le fond et la structure des organisations, avoir de la liberté tout en restant dans l'action. L'idée c'est de revenir à la base même de la démocratie, en ayant des comportements plus éthiques.»

«Les Rhinos le font avec cynisme, et bien des jeunes y vont actuellement. Je veux savoir si le Forum répond aussi à ce besoin, et avoir plus de précisions sur sa critique sociale.»

«Mais Mario Dumont, disait-elle encore, c'est énorme ce qu'on lui met sur le dos. C'en est même dangereux. J'espère qu'il a une réflexion pour le porter et qu'il pourra faire face. Les jeunes n'ont pas besoin d'un désenchantement de plus.»

Mario Dumont, qui a déjà eu à affronter ce qu'il a qualifié «la torture psychologique» des pressions de Robert Bourassa, semble plutôt se retenir.

«Tout ce qui risque de nous ralentir, c'est l'argent, concluait-il hier. Disons que là, l'engagement est moins fort. Il va vraiment falloir s'occuper d'en trouver.»

C'est à son programme dès la semaine prochaine.

SINGE Moscou baroque

SUITE DE LA PAGE 1

avaient laissé l'un après l'autre une odeur qu'elle exhala à présent dans les sursauts de sa passion ravivée.

— Il faudrait faire attention, murmura-t-il.

— Faire attention?

Elle suivit son regard. Le mur n'atteignait pas le plafond. Il manquait quelques planches à leur intimité.

— Faire attention? Pas moi, mon cher époux.

Dans la pâle lumière de cette fin d'après-midi d'hiver, ils se risquèrent à sortir de leur hôtel et prirent la rue Hertzinga. Hertzinga, qui voulait dire «la rue du cœur», était l'un des rares vestiges de sentimentalité de la capitale puisque cette rue portait le nom du fils naturel de quelque noble. Étonnant qu'après la Révolution personne n'eût songé à le changer. Mais si le nom survivait, c'était seulement parce qu'il venait de l'allemand, langue que personne ne comprenait.

Dans un square minuscule, tout enneigé, ils tombèrent sur la statue de Gogol. Avec une pelle en bois, un travailleur traçait un sentier dans la neige jusqu'au socle de la statue.

Jack et Sonja suivirent le sentier et passèrent devant le pelleteur qui leur lança un regard furieux parce qu'ils avaient traîné de la neige dans le passage qu'il venait de débayer. Le pelleteur semblait avoir aucune idée de ce que représentait la grande masse de bronze coulée dans cette forme humaine. Jack et Sonja s'arrêtèrent devant la statue et contemplèrent les traits forts, le front héroïque et ridé de Gogol.

— Peux-tu imaginer qu'à Chicago on érige un monument à un écrivain? demande Sonja. Impensable!

— Je vois ça d'ici: une statue d'Upton Sinclair dans une cour d'usine. Aucun risque! Ici, au moins, on respecte la culture.

Ils firent le tour du monument. Sur le socle de granit on avait sculpté en bas-relief des personnages provenant des récits, des pièces de théâtre de Gogol. Gesser y reconnut l'inspecteur général, Tarass Boulba, quelques propriétaires d'autrefois, un ou deux gnomes du folklore, des Cosaques, des personnages des contes villageois, et plusieurs membres féminins, comiques et superfétatoires, de la vieille bourgeoisie, qui s'étaient désormais pliés à un nouveau genre de vie ou exilés à perpétuité.

— Il manque quelqu'un, fit remarquer Gesser en adoptant une pose théâtrale. «Monsieur, sauvez la lune, parce que la terre essaie de s'asseoir dessus.»

— C'est de Gogol?

— Le Fou en personne, du *Journal d'un fou*. Je ne l'aperçois nulle part.

Gesser se prit la tête dans les mains comme s'il agonisait, contrefaisant le fou qui croyait qu'on lui avait rasé le crâne pour le transformer en ecclésiastique.

— Peuh! fit Sonja, ne te demande pas pourquoi il n'est pas là. Si tu bâtissais une société nouvelle,

que ferais-tu de ce vieux fou, même s'il dit vrai?

— Tu as sans doute raison. N'empêche que j'ai déjà appris par cœur presque toute la pièce. C'est une honte, il me semble, de gaspiller tout ce savoir.

Ils s'engagèrent dans la rue Hertzinga, bordée de chaque côté par les façades gracieuses du Moscou baroque. Piliers, chérubins, arabesques, c'était tout le panache italien fait pierre et peint des couleurs les plus étonnantes pour une ville nordique: sienne pâle, saumon, ce bleu des oeufs de merle. Entre le trottoir et la rue se dressaient d'énormes congères, ce qui était préférable étant donné que la rue ruisselait d'eau boueuse.

La rue s'ouvrit ensuite tout à coup et ils débouchèrent devant l'immensité de la Place rouge qui paraissait d'autant plus vaste qu'on venait d'en débayer entièrement et impeccablement la neige. Le village natal de Gesser aurait pu y tenir. Face à tout cet espace, Jack et Sonja se serrèrent l'un contre l'autre.

Le vent se leva, précurseur du froid de la nuit. Alors qu'ils regardaient, au centre de la Place, le drapeau rouge de l'Union soviétique s'éleva puis battit au vent.

— C'est comme se trouver au centre d'une idée, s'exclama Gesser.

— C'est trop grand, j'ai l'impression d'avoir bu.

Ils s'embrassèrent même si leurs lèvres gercées leur faisaient mal, car qui peut résister à un baiser devant un spectacle aussi grandiose et inhumain?

Plus tard, néanmoins, ils éprouvèrent du soulagement à se promener dans la Perspective Koznitsky parce qu'elle leur rappelait les rues de la Dépression qu'ils avaient laissées derrière eux, en Amérique. Il y avait les mêmes étalages et les mêmes kiosques que là-bas, et pourtant ce n'était pas tout à fait pareil. Ici, la rue donnait une impression d'ordre, de dignité et de patience. Personne ne sautait sur un chou à moitié gelé tombé d'une charrette, il n'y avait pas de familles jetées sur le pavé, assises, effarées, sur leurs bagages, personne ne trimbalait d'affiche écrite en lettres grossières pour réclamer du travail. Ici, c'était ce que croyaient Jack et Sonja, tout le monde travaillait et avait une raison de travailler. Il y avait, bien sûr, des privations mais, partagées équitablement, elles semblaient plus supportables.

Le long de la rue, à côté d'une femme qui vendait des graines de tournesol à même une poche de jute couverte d'un léger duvet de neige, il y avait des musiciens. Un trompettiste, un accordéoniste et un homme qui jouait d'une petite guitare ronde. Un chanteur aussi, qui semblait avoir du verre pilé dans la gorge. Dans cette rue si pauvre, le chapeau du chanteur était rempli de kopecks.

De la foule se détacha un homme qui n'avait plus que des moignons de doigts au bout des mains. D'une seule main, pourtant, il réussissait à tenir un poisson fumé entre ses doigts mutilés.

— Je suis un vétéran de la grande guerre civile! cria-t-il avant de se mettre à danser sur le trottoir

devant la troupe de musiciens.

En sa qualité d'ivrogne, tout lui était pardonné parce que, selon les Russes, les ivrognes vivent en état de grâce, comme les petits enfants. Jack et Sonja regardèrent l'homme qui tournait et son poisson qui tournait avec lui, et les musiciens augmentèrent la cadence de leur musique langoureuse et sentimentale à fendre les pierres. Les pièces pleuvaient dans le chapeau du chanteur. Sonja ne comprenait pas les paroles, mais cela rendait la chanson plus douce encore.

Le trompettiste souffla une dernière note, puis garda son instrument levé dans les airs. Une femme cria dans la foule; Jack entraîna Sonja. À cause du gel, les lèvres du musicien restées collées à l'embouchure de la trompette.

Près du kiosque suivant, une femme vêtue d'une imposante veste de peau de mouton se balançait comme un Juif pieux en prière. Sous son menton, une autre face sortait de la fourrure, les yeux anormalement sages, comme ceux d'un enfant tout ratatiné dans ses langes.

— Achetez mon singe, dit à Jack et à Sonja la vendeuse du singe.

— Qu'il est joli! s'exclama Sonja. On dirait une petite personne. Comme j'aimerais l'avoir!

— Les singes sont à notre image et à notre ressemblance, lui dit Jack.

— Achetez mon singe, leur ordonna la vendeuse.

— C'est cher, j'imagine? lui demanda Jack.

— Les singes ne poussent pas aux arbres.

— Qu'est-ce qu'il mange?

— La même chose que vous. Mais un peu moins.

— D'où vient-il?

— De la jungle.

— Je m'en doutais, dit Jack.

— Un jour, un diplomate africain est venu ici, et puis, vous savez, les choses changent, et on a décidé dans son pays qu'on n'avait plus besoin de lui. S'il rentrait, on lui... poursuivit la femme en faisant le geste de se trancher la gorge. Il a donc pris la bonne décision. Il est resté, mais le singe, lui, doit s'en aller. La vendeuse contempla son petit primate réfugié. C'est un singe diplomatique, voilà pourquoi il est si bien élevé.

— Il faut le prendre, plaida Sonja.

— Un singe, quand nous n'avons même pas de coin à nous? lui demanda Jack.

Conscient peut-être que son destin se jouait, le singe tendit la patte comme pour leur serrer la main. Il les regarda avec intelligence, mais il y avait une sorte d'inquiétude dans son regard comme s'il ne pouvait pas comprendre pourquoi il faisait si froid dehors et comment il se faisait qu'il se trouvait ainsi emmaillotté dans une peau de mouton et mis en vente. Et cet air égaré de ses yeux lui donnait quelque chose de triste et de sage qui le rendait irrésistible.

Jack fouilla dans sa poche pour prendre de l'argent. Après tout, ne venait-il pas de dire que les singes étaient à notre image et à notre ressemblance?

Thank you, Léo!

L'anar de la chanson française est décédé le 14 juillet en Italie

PARIS (AP) — Léo Ferré, l'anarchiste de la chanson française, est décédé à son domicile de Castellina in Chianti, en Italie, le... 14 juillet. Il avait 77 ans. Vendredi dernier, l'auteur de *Paname* avait été hospitalisé à Sienne avant d'être ramené au début de la semaine.

Héritier des chansonniers anarchistes, Léo Ferré était aussi celui des poètes maudits en rupture avec leur temps. Il laisse une oeuvre nourrie de révoltes, de désespoirs et de joies, de fureurs et de sanglots. Avec le verbe et la musique pour supports.

Fils du directeur du personnel du Casino de Monaco, Léo Ferré naquit le 16 août 1916 à Monte-Carlo. Après quelques années chez les Frères des Ecoles chrétiennes, il passe son baccalauréat à Rome. Il s'installe ensuite à Paris, en 1935, où il poursuit des études en droit et en sciences politiques. Déjà, la musique le passionne. Il compose ses premières mélodies.

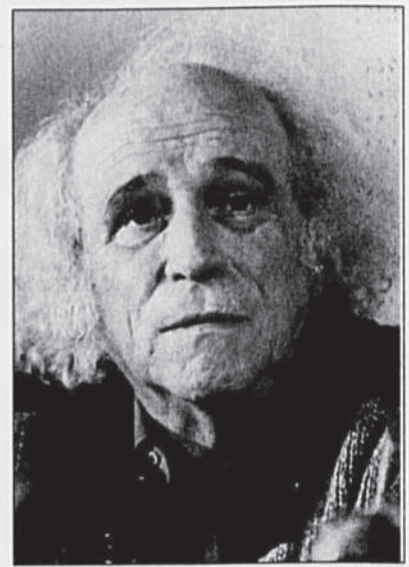
Pendant la guerre, il se marie. Il regagne sa patrie natale où il sera successivement annonceur, aide-régisseur et pianiste à Radio Monte-Carlo. Ses premières chansons, *La chambre*, *L'inconnue de Londres*, *La chanson du scaphandrier*, le ramènent à Paris.

En 1946, il fait ses débuts sur scène au Boeuf sur le toit puis au Quolibet et aux Assassins. Très vite remarqué, on l'entend dès 1947 chanter L'île Saint-Louis et Saint-Germain-des-Près à la radio. Son opéra, *La vie d'artiste*, qu'il écrit en 1950, révèle un authentique compositeur. Quatre ans plus tard, il récidive avec un oratorio sur la *Chanson du mal-aimé* de Guillaume Apollinaire qu'il crée à l'Opéra de Monte-Carlo.

Après cette longue parenthèse consacrée à la composition, Ferré revient sur scène. Vedette américaine de Joséphine Baker en 1953 à l'Olympia, il poursuit son ascension dans les cabarets parisiens avant qu'on applaudisse, en 1958 à Bobino, *Comme dans la haute*, *La zizique* et *Java partout*.

C'est après ces succès plus que d'estime, qu'il entame la mise en musique de nombreux poèmes de Baudelaire, Rutebeuf, Verlaine et Rimbaud. Cette association au sommet va l'amener à collaborer avec Louis Aragon. A l'auteur d'Aurélien, Ferré «empruntera» *L'affiche rouge*, *L'étrangère* et *Est-ce ainsi que les hommes vivent?*

Durant ses récitals de 1965-66, au Québec et à Bobino, à Paris, son style se fait plus incisif, plus polémiste. Sans renoncer à sa rigueur dans



Léo Ferré, 1916-1993

l'écriture, le libertaire prend l'ascendant sur le révolté. Un an après mai 68, il ajoute *Salut beatnik*, *Quartier Latin* et *Ils ont voté à son répertoire*.

Devenu porte-parole de la contestation permanente, il rallie les étudiants à son refus de composer avec l'ordre établi. C'est un public rajeuni qui lui fait un triomphe à Bobino en 1969, l'année de *C'est extra*. En 1970, il se laisse gagner par la musique dite pop et enregistre *Le chien* avec le groupe Zoo.

L'année 1972, qui le voit rester trois semaines à l'affiche de l'Olympia, marque son retour à un style plus dépouillé. Après le succès d'*Avec le temps*, il écrit une nouvelle version du *Mal-aimé* qui sera joué en 1974 à l'Opéra comique. Son public redécouvre le poète de *L'étang chimérique*, maniant l'argot comme le déca-syllabe classique.

Auteur d'un recueil de poèmes, *Poète, vos papiers*, et d'une biographie consacrée à son ami Jean-Roger Caussimon, auquel il doit *Comme à Ostende*, *Monsieur William*, *Le temps du tango*, il est aussi devenu l'orchestrateur de ses propres créations. Ce talent lui permettra en 1976 de diriger l'orchestre symphonique de Milan.

Si toute une partie de son oeuvre est celle d'un contestataire engagé, sa longue carrière est également ponctuée d'hymnes à l'amour et à la révolte métaphysique.

Au-delà de son image de «gueulard illuminé» et d'anarchiste échoué, il restera comme l'un des auteurs-compositeurs-interprètes majeurs de ce siècle. Le plus bel éloge lui a été rendu par Aragon: «Il faudra réécrire l'histoire littéraire un peu différemment à cause de Léo Ferré.»

TRAGÉDIE Incendie

SUITE DE LA PAGE 1

avec le minibus à bord duquel se trouvait un groupe de personnes âgées de Verchères, dont certaines handicapées, qui revenait d'un pèlerinage.

Les réservoirs de carburant diesel qui se trouvaient à l'arrière de la fourgonnette, se sont enflammés. Les flammes se sont rapidement propagées aux deux véhicules.

«Ce n'est pas, semble-t-il, tant la collision que l'incendie qui a tué les passagers», a laissé tomber M. Christian Boivin, propriétaire d'un dépanneur à Lac-Bouchette.

Pour l'instant, les circonstances entourant l'accident font l'objet d'une enquête approfondie. Trois coroners ont été dépêchés sur place.

M. Boivin a ajouté que la 155 n'avait pas la réputation d'être une

route dangereuse même si elle traverse une région montagneuse.

Cette collision est l'une des pires à être survenue au Canada depuis 1966.

En août 1978, 41 handicapés physiques et mentaux se sont noyés quand leur autobus a plongé dans les eaux du lac d'Argent, à Eastman, dans les Cantons de l'Est.

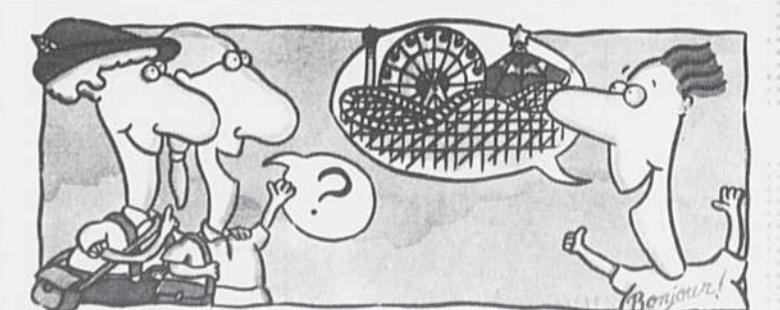
En mai 1980, 22 personnes sont mortes près de la frontière séparant l'Alberta et la Saskatchewan lors d'une collision entre un camion-citerne et un autobus transportant des travailleurs du chemin de fer.

En octobre 1966, 19 adolescents et un chauffeur d'autobus n'ont pas survécu à la collision de leur véhicule avec un train à un passage à niveau, près de Dorion, en banlieue de Montréal.

C'est beau la vie

DONNEZ!

La Société canadienne de la Croix-Rouge
Division du Québec



Montréal sourit aux touristes.
Dites-leur Bonjour!

Gouvernement du Québec
Ministère du Tourisme